

OCTAVE MIRBEAU PHILOSÉMITE

Dans le précédent numéro des *Cahiers Octave Mirbeau*, j'ai reproduit un articulet paru dans *Paris-Midi Paris-Minuit* le 30 janvier 1883, dont le rédacteur anonyme, à coup sûr Mirbeau lui-même, rédacteur en chef polyvalent, condamnait vigoureusement l'antisémitisme, qu'il soit de gauche, chez les radicaux, les socialistes et les révolutionnaires de toute obédience, ou de droite, chez les monarchistes et les cléricaux ¹. Dénonciation d'autant plus étonnante que, à peine quelques mois plus tard, *Les Grimaces* céderont aux sirènes de l'antisémitisme le plus délirant ². Or il se trouve que, dans les années précédentes, alors qu'il est le secrétaire particulier d'Arthur Meyer, qui a pris à la mi-juillet 1879 le contrôle du *Gaulois* bonapartiste et lui a donné une orientation monarchiste, Mirbeau a publié, sous le pseudonyme de Tout-Paris, une série de chroniques philosémiques, dans le cadre de la rubrique quasi-quotidienne "La Journée parisienne" dont il a la charge, quitte à céder de temps à autre la plume à divers collaborateurs tout aussi anonymes.

La mission de Tout-Paris est clairement définie par Arthur Meyer dans sa "Causerie" du 15 septembre 1879, évidemment rédigée par son secrétaire particulier : il s'agit de couvrir "*l'événement parisien du jour*" : "*La première représentation, le crime, les bruits du grand monde et du petit, le plaisir et le deuil auront, à la minute, leurs chroniqueurs et leurs reporters*" ³. Pour cela, Tout-Paris doit s'introduire en tous lieux, comme il s'en vante dans "La Journée parisienne" du 13 février 1880 : "*Tout-Paris voit tout et raconte tout. [...] Il va partout, à l'église, au théâtre, dans les salons et dans les bouges, sur les boulevards et dans les carrefours*". Parmi les événements susceptibles de répondre à la légitime curiosité de son lectorat, figurent, outre les faits divers, de préférence sanglants ou cocasses, tous ceux qui permettent le dépaysement du lecteur, mondain, et la découverte de milieux différents et de cultures exotiques. Aussi bien le monde des prolétaires — d'où des reportages sur les "*déménagements populaires*" (9 octobre 1880 et 8 juillet 1881), ou sur les baraques des boulevards à l'occasion des fêtes (27 novembre 1880, 7 janvier 1881, 28 décembre 1881), ou sur la banlieue (14 décembre 1879, 26 mai 1881), ou encore sur les loisirs déroutants du bon peuple (10 février 1880, 5 mars 1880, 2 mars 1881, 20 mars 1881) — que celui des minorités religieuses ou des communautés étrangères. C'est ainsi que Tout-Paris, avec sa légèreté coutumière et son sens du pittoresque, initie ses lecteurs à la Pâque russe (le 25 avril 1881), aux fêtes grecques ("La Colonie grecque à Paris", 16 mars 1881), aux réceptions chinoises ("Une Soirée chinoise", 30 mars 1881), japonaises ("Paris au Japon", 15 novembre 1880), autrichiennes (11 mai 1881) ou espagnoles ("Cosas de España", le 5 février 1880) ou aux rites funéraires chinois ("Mort parisienne d'une Chinoise", 6 décembre 1881). Les six articles consacrés aux mœurs et fêtes juives, et que nous reproduisons intégralement, s'inscrivent donc tout naturellement dans ce cadre ethnographique à l'usage des gens du monde.

Cependant, il est clair que de parler de la communauté juive, à une époque où l'antisémitisme se répand comme la peste à travers toute l'Europe, n'est pas aussi anodin que d'évoquer les spécificités des réceptions japonaises ou de la gastronomie hellénique. D'autant plus que le nouveau directeur du quotidien monarchiste, destiné à un public bien-pensant, est un israélite qui ne cache pas (encore) sa confession, ce qui était de nature à choquer des lecteurs bercés depuis leur enfance dans un anti-judaïsme chrétien et à qui l'antisémitisme contemporain ne posait aucun problème de conscience. De fait, il apparaît bien vite qu'Arthur Meyer, qui se distinguera par la suite par son anti-dreyfusisme et qui incarnera le Juif antisémite et traître à sa communauté d'origine (il se convertira au catholicisme et fera un mariage religieux solennel), est à l'époque soucieux de favoriser l'intégration de ses "*coreligionnaires*" dans la nation française et de contribuer à la fusion

1 "*Paris-Midi Paris-Minuit*", *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 5, 1998, pp. 206-222.

2 Voir, sur ce sujet, l'article de Jean-François Nivet, "Mirbeau antisémite", dans le numéro spécial *Octave Mirbeau de L'Orne littéraire*, Alençon, juin 1992, pp. 47-59.

3 Dans cette "Causerie" sous-titrée "Aux lecteurs du *Gaulois*", Arthur Meyer révèle sa prise du pouvoir deux mois plus tôt et définit son projet éditorial. Il se présente comme un "*homme à idées essentiellement modernes*", soucieux de suivre l'actualité au plus près, au point d'envisager deux éditions par jour — projet que Mirbeau, on le sait, mettra en œuvre dans *Paris-Midi Paris-Minuit* quatre ans plus tard —, et qui refuse toute inféodation : "*ni à un parti, ni à une affaire, ni à une faction, ni à une coterie.*"

des élites : celle du sang, la vieille aristocratie, et celle de l'argent, notamment les financiers israélites.

Cette orientation est formulée vigoureusement dans un éditorial solennel, signé Arthur Meyer, et naturellement rédigé une nouvelle fois par son porte-plume attitré, qui paraît le 6 décembre 1880 sous un titre-choc : "Un Crime et une faute". Le "*crime*" en question a été perpétré par un quotidien monarchiste, *Le Triboulet* ⁴, dans lequel un article signé du pseudonyme de Dundery, "Juifs et francs-maçons", tente de réactiver l'anti-judaïsme chrétien et de mobiliser son lectorat contre le danger représenté par les Juifs alliés aux francs-maçons. Sans craindre d'être taxé d'incohérence, le pseudo-Dundery présente les Juifs comme une "*race sans feu ni lieu*", qui s'est "*donné la mission de chercher ou de drainer l'or*", et qui "*s'abat sur un pays*" comme une "*nuée de sauterelles*", ruinant "*paysans et ouvriers*", mais qui, par haine pour les peuples catholiques et pour l'Église romaine, a passé alliance avec les francs-maçons, fondateurs de la République honnie, et "*avec les révolutionnaires, par passion confessionnelle*" (*sic*)... Le nombre "*énorme*" de Juifs dans la Commune de Paris prouve bien, à ses yeux, que des banquiers juifs ont été (et sont encore) "*les fournisseurs de la Révolution*". Il est donc grand temps de réagir pour ne pas laisser "*transformer définitivement les opinions et les croyances de ce catholique et monarchique pays par une poignée d'usuriers cosmopolites stipendiant une bande de gredins plus ou moins indigènes*"... Et Dundery d'approuver "*l'idée d'homme d'État*" du shah de Perse, qui suggérait à Rothschild d'"*acheter*" tout simplement "*la Palestine*" : "*Les Juifs auraient une patrie. Ils ne se verraient pas obligés de mendier la bienveillance de gouvernements dont les sujets les exècrent*"... Comme quoi le sionisme n'est nullement incompatible avec l'antisémitisme et peut même apparaître, aux yeux des plus fanatiques, comme la solution de la "*question juive*" ⁵.

Voici maintenant la réponse d'Arthur Meyer :

"Qui a écrit, dans Le Triboulet, ces lignes sauvages, animées des passions d'un autre âge ? — Un monsieur qui signe : Dundery. Quand on commet une pareille infamie, il me semble que ce serait le moins de l'appuyer d'un nom sérieux.

On ne se masque pas pour provoquer, et nous aimons à connaître qui nous méprisons.

Eh bien, avait-il raison, l'autre jour, le hardi et loyal écrivain qui est venu, dans les colonnes du Gaulois, affirmer qu'en France aussi on voulait faire naître une question juive, et que le moment était venu d'aborder cette question en face — pour la faire reculer ?

Quelques uns de nos coreligionnaires sont venus nous dire : "Pourquoi soulever cette question ?" Le Triboulet leur a répondu pour nous. Nous ne sommes pas allés chercher la question ; elle s'est imposée à nous, et nous l'avons examinée avec la sincérité courageuse dont nous ne nous départirons jamais.

Le langage qui a été tenu ici par Constantinus, et par nous-même, sur la réconciliation nécessaire de la monarchie française et des Israélites, nous étions autorisé à le tenir.

Aucun journal monarchique ou catholique ayant mandat de parler ne nous a démenti et ne nous démentira.

Aucun monarchiste, fût-ce au fond des châteaux les plus reculés, que la calomnie révolutionnaire présente sans cesse comme des donjons fermés à toute lumière, n'approuvera l'odieuse et impolitique explosion de fanatisme qui vient d'éclater dans un journal encore plus fou que son nom.

La monarchie, en France, sera moderne ou elle ne sera pas, voilà ce que comprennent aujourd'hui, à l'exemple du chef de la maison de France ⁶, ceux qui ont le sentiment du temps où ils vivent : voilà ce que proclament tous ceux qui ont qualité pour parler au nom de leur prince.

Le langage contraire est une hallucination coupable d'enfants perdus, qui trahissent ce qu'ils se vantent de servir, de gens capables, si on les laissait dire impunément, de faire à la cause

⁴ Hebdomadaire satirique illustré, fondé en novembre 1878 et dirigé par l'original baron irlandais Harden Hickey (expulsé de France le 8 août précédent). Son tirage était de 25. 000 exemplaires.

⁵ Et, inversement, on peut être juif et antisioniste, comme Arthur Meyer à cette époque, et beaucoup d'autres par la suite.

⁶ Allusion au comte de Chambord. Pourtant, le 30 octobre 1873, il avait refusé le drapeau tricolore, symbole de modernité, et fait échouer la tentative de "*fusion*" entre les deux branches de la famille royale...

royaliste et à la cause catholique plus de mal que tous leurs ennemis ensemble.

Venir, au lendemain des poursuites exercées par la République contre les catholiques ⁷, réclamer des persécutions contre les juifs, au nom de la monarchie et de l'évangile ! Appeler de ses vœux les persécutions, en France comme en Allemagne, allons, c'est une honte !

Nous servons, nous, le Roi de tous et le Dieu de tous. Nous sommes venu à la monarchie par amour de la patrie de tous et de la liberté pour tous, et la monarchie ne nous désavouera pas.

La monarchie, c'est la paix entre les hommes de bonne volonté.

On nous dit qu'il y a eu des juifs dans la Commune ; il n'y avait, dans le parti de la Commune, ni juifs, ni catholiques, ni protestants, ni libres penseurs : il y avait des égarés et des scélérats de toutes les nations ⁸ et des renégats de toutes les Églises.

L'israélite est bon français ; il l'a prouvé et le prouve tous les jours en acquittant, sous toutes les formes, sa part contributive en argent, ou en sang au besoin, quand la patrie réclame le sang de ses enfants.

On ose parler de reléguer les juifs en Palestine, où ils formeraient comme une vaste colonie pénitentiaire ! Pourquoi pas un immense Ghetto ⁹ ? De pareilles infamies doivent être mises au pilori. C'est ce que nous faisons.

Le Triboulet accuse parfois certains journaux intransigeants ¹⁰ ou certains orateurs de clubs de jouer, en politique, le rôle de l'illote saoul, à Sparte, et d'être à la solde des ennemis du radicalisme, qu'ils discréditent par la furie barbare de leur démente.

Que pourront dire nos ennemis de ces prétendus amis de la monarchie, et par quelles douches faut-il traiter leur cas ?"

La réponse de Meyer est à la fois très habile et paradoxale. Très habile, dans la mesure où il démontre à son lectorat que l'antisémitisme est à la fois "*un crime*" et "*une honte*", puisqu'il appelle à persécuter des citoyens innocents et de "*bons français*" qui ont payé l'impôt du sang, et "*une faute*" politique grave, puisqu'il contribue à discréditer la cause monarchiste en la faisant apparaître, d'une part, comme "*d'un autre âge*", et, d'autre part, comme une "*explosion de fanatisme*" complètement folle et irresponsable : *Le Triboulet* fait donc, en réalité, le jeu des pires "*ennemis*" de la monarchie ¹¹. Paradoxale, et doublement, dans la mesure où le rédacteur de l'éditorial fait curieusement, de la monarchie et du catholicisme, une lecture de gauche : la monarchie est présentée comme le régime qui permettra à "*tous*" les Français "*de bonne volonté*", quelle que soit leur origine, de jouir de "*la paix*" et de "*la liberté*" — ce qui est l'objectif théorique de la République, dans le droit fil de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen et de la reconnaissance des Juifs comme des citoyens à part entière (en 1791) ; et "*l'Évangile*" - au singulier - apparaît comme porteur d'une éthique de la tolérance ("*le Dieu de tous*"), et non comme le texte fondateur et sacré d'une religion nouvelle habilitée, au nom de son propre dieu, à persécuter les infidèles, interprétation qui se situe dans le droit fil du déisme des Philosophes du XVIIIe... On conçoit que l'ancien confident d'Alfred Bausard, qui se disait "*fils de la Révolution*" et héritier des Lumières ¹², n'ait pas eu trop de scrupules à tenir la plume d'Arthur Meyer quand il s'agissait de propager, parmi des lecteurs situés très à droite sur l'échiquier politique, des idées frappées au coin de l'humanisme des Lumières et du "*scepticisme*" religieux, fût-ce au bénéfice apparent du régime monarchique...

On comprend mieux, dès lors, la portée des sept chroniques philosémitiques ¹³ que nous

7 Allusion à l'expulsion des jésuites, quelques mois plus tôt, fin juin 1880, et au fameux article 7, qui visait à interdire l'enseignement aux congrégations religieuses. Sur ces "*persécutions*", voir les deux articles signés Tout-Paris reproduits dans notre étude sur "Mirbeau et Stanislas du Lac", dans les *Cahiers Octave Mirbeau* n° 5, 1998, pp. 129-145.

8 Allusion à la participation à la Commune de révolutionnaires polonais (Dombrowski), italiens (Amilcare Cipriani), espagnols (La Cecilia), hongrois (Leo Frankel) ou russes (Elizabeth Dmitrieva).

9 Le mot italien Ghetto désignait à l'origine le quartier juif de Venise.

10 Qualificatif donné aux quotidiens d'extrême gauche, qui ont notamment plaidé pour l'amnistie des communards en exil ou au bagne. Parmi eux, *L'Intransigeant*, fondé le 14 juillet 1880 par Henri Rochefort, dès son retour d'exil.

11 Il est intéressant de noter qu'en 1894 Mirbeau tiendra le même raisonnement à propos d'Émile Henry qui, en jetant son inexplicable bombe au milieu de paisibles consommateurs, a agi comme le pire ennemi de l'anarchie. Cf. "Pour Jean Grave", *Le Journal*, 19 février 1894 (recueilli dans *Combats politiques*, Séguier, 1990, p. 141).

12 Cf. les *Lettres d'Octave Mirbeau à Alfred Bausard des Bois*, Éd. du Limon, Montpellier, 1989, p. 104.

13 On pourrait ajouter à cette liste la chronique du 25 octobre 1880, "Millions, milliards et Cie", où Tout-Paris évoque

reproduisons ci-après — une fantaisie, et six reportages où Tout-Paris initie ses lecteurs catholiques aux arcanes des fêtes israélites et de la mentalité de la communauté juive de France. Il s'agit de toute évidence d'apporter sa pierre à la "réconciliation", non seulement entre les élites, comme le préconise Meyer, mais entre tous les Français, quelles que soient leurs croyances - ou incroyances - religieuses. La paix religieuse et la paix civile sont à ce prix. ¹⁴

Dans ses reportages à caractère ethnographique, Tout-Paris s'emploie à expliquer le sens des rituels, afin de les rendre intelligibles aux profanes, et, en employant nombres de mots connotés positivement pour les chrétiens — prières, jeûne, abstinence, confession, mortification, expiation, charité, communion, recueillement, sanctification, tabernacle, aumônes, Pâques, Carnaval, Nouvel An — il suggère que, dans le fond, judaïsme et christianisme sont fort proches. Il insiste aussi sur le fait qu'en France tout fanatisme religieux et tout cléricisme sont exclus des cercles israélites, et que les Juifs ne représentent donc aucune menace pour les chrétiens attachés à leurs traditions. Certes, ils sont légitimement attachés eux aussi à ce qui les relie à leur passé lointain et à ce qui cimenterait leur communauté. Mais leur pratique est plus conformisme social, affirmation identitaire et besoin de solidarité que foi religieuse, et "un vent d'incrédulité" souffle sur le judaïsme — comme sur les autres religions, ajoute-t-il, ce qui devrait faciliter la "réconciliation". Cela revient à dire — nouveau paradoxe — que c'est la laïcisation de la société, sous le double effet du progrès des lumières de la science et des efforts de la République (combattus par ailleurs par *Le Gaulois* !) qui rend toute persécution religieuse et tout fanatisme inconcevables dans la France moderne. Position laïque qui, on le sait, restera toujours celle de Mirbeau : il ne cessera de voir dans les religions et dans le fanatisme qu'elles engendrent inéluctablement la cause majeure des grandes tragédies de l'histoire humaine...

Tout-Paris ne cède pas pour autant à la tentation de l'idéalisation et n'a pas pour les israélites, qu'il observe de l'extérieur, le regard de Voltaire pour les institutions anglaises. Certes, il souligne la solidarité de la communauté juive de France, où l'on trouve aussi des pauvres, contrairement à un mythe fort répandu, et le respect d'une éthique rigoureuse dont bien des chrétiens feraient bien de s'inspirer ; de même, dans un tout autre registre, il manifeste, pour la beauté exceptionnelle des femmes juives, un vif attrait, que semble confirmer la liaison de Mirbeau avec la fameuse Judith Vimmer, rebaptisée Juliette Roux dans *Le Calvaire*. Mais il n'est pas acritique pour autant : il ne cache pas que nombre de rites sont purement formels et n'incitent pas plus à la générosité que les prêches des curés à la messe dominicale ; il ne manque pas de signaler que l'incrédulité croissante n'exclut pas des pratiques fanatiques chez certains ; il ne passe pas non plus sous silence la propension des Juifs à faire de l'argent, comme l'illustre notamment l'anecdote du mendiant devenu boursicotier ¹⁵, ni leur immense richesse, disproportionnée eu égard à leur petit nombre (35. 000 personnes à Paris), au risque de ressusciter de vieilles jalousies ; quant à la beauté des Juives, elles en font, à l'en croire, un usage que la morale pourrait bien réprouver et qui ne les distingue guère des chrétiennes... Bref, les Juifs des deux sexes sont des êtres humains comme les autres, ni meilleurs, ni pires, comme le constatera Célestine vingt ans plus tard ¹⁶.

Reste la fantaisie du 15 décembre 1879, "Dans les brouillards". Comme le suggère le titre, elle est ambiguë, ce qui n'a rien d'étonnant de la part d'un expert en double langage. D'un côté, en

le tact exquis avec lequel les Rothschild parviennent à faire oublier leur immense fortune ; celle du 10 novembre 1880, "Le Juif par amour", où l'on voit un catholique se convertir au judaïsme par amour pour une belle juive ; celle du 24 août 1880, "Maison fermée", où Tout-Paris écrit que la "vengeance" des banquiers "israélites" est "d'avoir forcé le mépris au respect", et où il évoque très élogieusement Mme Antoine Stern, qui vient de mourir et dont le cœur, "pitoyable à toutes les souffrances et à toutes les misères", a tous les jours fait tomber des "bienfaits" sur "les pauvres" ; enfin une autre fantaisie, qui paraît le 30 décembre 1879, "Le Retour de l'enfant prodigue", où l'on voit Rothschild proposer à l'ex-ministre des Finances Léon Say, au chômage, de l'embaucher.

14 Dans sa chronique "Les Monach et les Juifs" (*La France*, 14 janvier 1885), Mirbeau écrira que le peuple juif "se mêle de plus en plus à notre race" et qu'"on peut croire qu'il s'y fondra complètement" (article recueilli dans ses *Combats littéraires*).

15 En 1885, Mirbeau insistera sur le sens des affaires inné chez les Chinois et, pour l'illustrer, racontera une anecdote de la même veine ("Les Barbares", *Le Gaulois*, 4 avril 1885).

16 "Au fond, je trouve que les juives et les catholiques, c'est tout un.[...] La différence de religion n'y est pour rien" (*Le Journal d'une femme de chambre*, Livre de Poche, 1965, p. 140).

imaginant que Rothschild, devenu roi de France et de Jérusalem, a pu faire régner la paix et le bonheur sur la terre et rendre la France riche et prospère, il semble exprimer sa confiance dans les extraordinaires potentialités ouvertes par le développement des forces productives dans la phase d'expansion du capital que Lénine appellera l'impérialisme : position qui sera celle d'Isidore Lechat à l'acte III des *Affaires sont les affaires*. Si la mondialisation de l'économie devait aboutir à l'abolition de la guerre, à la suppression des armées, à la disparition progressive des religions concurrentes, fautrices de conflits et de haines fratricides, il ne s'en plaindrait certainement pas. L'ennui est qu'il ne s'agit là que d'une vision, d'une hallucination, qui prend corps dans un cerveau bien embrumé par un punch corsé et dont le bonheur qu'est qu'une illusion due à l'ivresse... Bref, ce n'est qu'une utopie naïve, et, pour l'heure, la réalité, ce sont des gouvernements républicains - des "zéros" - dont le ministre des Finances, Léon Say, est aux ordres de Rothschild, comme Mirbeau aura l'occasion de le réaffirmer souventes fois. Il est douteux que cela soulève vraiment son enthousiasme...¹⁷ Dès lors la fantaisie se révèle beaucoup moins philosémitique qu'au premier abord. Mais du moins permet-elle de comprendre pourquoi Meyer, converti à la monarchie, entend passer alliance avec les élites juives : il s'agit de les arracher à l'attraction exercée sur eux par les gouvernements républicains.

Reste qu'en acclimatant son électorat réactionnaire à la présence des Juifs dans la société française, y compris à des postes fort élevés, et en rendant concevable une alliance entre des élites sociales trop souvent considérées comme concurrentes, et de traditions et de confessions différentes, Mirbeau-Tout-Paris a pu contribuer modestement à réduire l'impact de l'antisémitisme de droite. Mais on sait que ce recul, si recul il y a bien, ne durera pas et que l'antisémitisme de droite et d'extrême droite atteindra son paroxysme dans les années 1890 à la faveur de l'affaire Dreyfus. Ce sera un combat d'une tout autre ampleur que devra alors livrer notre justicier.

Pierre MICHEL

* * *

I

LA JOURNÉE PARISIENNE

Le Premier de l'an israélite

Grande liesse, aujourd'hui, parmi les israélites. On solennise le premier de l'an juif, la 5640^e année de la création du monde. Cette fête, en langue hébraïque, se nomme *Rosch-Haschana* et tombe toujours dans le courant du mois de septembre. Il est de rigueur de se rendre à la cérémonie à pied, et, ce jour-là, les officiants revêtent un costume spécial, une sorte de long surplis blanc, avec ceinture blanche, et sont coiffés de bonnets blancs. Quatre heures durant, aujourd'hui, les quatre synagogues de Paris, celles de la rue de la Victoire, de la rue Notre-Dame-de-Nazareth, de la rue des Tournelles et de la rue Buffault — cette dernière selon le rite portugais —, ne désempliront pas de fidèles. On se félicite, on se congratule dans le temple, en prononçant la formule : "Puisses-tu être inscrit pour une bonne année !" en souvenir du registre qui est au ciel, le Doit et Avoir du Tout-Puissant. Bien plus, on se fait hommage de prières les uns aux autres. M. X... offre à M. Z... une prière publique, qui lui a été adjugée pour une certaine somme, au profit du culte ou des pauvres. M. Z... est alors obligé de monter en chaire et de prononcer à haute voix, devant l'assistance, la prière en question. Ces prières, dites *mitzwah*, s'adjugeaient autrefois à la criée — comme de simples bibelots ; aujourd'hui, nous avons chassé les marchands du temple ; elles sont simplement tarifées : le produit est consacré aux frais du culte.

Un des épisodes les plus curieux de la solennité est encore la cérémonie du *schophar*, espèce de cor fait de la corne d'un bélier et destiné à rappeler le sacrifice d'Isaac, duquel un des officiants tire trente sous.

¹⁷ En 1885, il ira même jusqu'à souhaiter qu'on abatte la Bourse, "*ce temple maudit qui se dresse insolemment comme une perpétuelle insulte et une trahison de la patrie*"... ("Les Chinois de Paris", *La France*, 1er avril 1885).

À l'occasion de la fête du *Rosch-Haschana*, les israélites s'adressent des cartes, et dix jours de pénitence suivent cette journée, terminée par la fête du Grand-Pardon.

Un détail : les synagogues consistoriales contiennent environ cinq mille places, toutes louées, et assez cher, ma foi ! Les premiers rangs se paient un prix plus élevé que les autres et ont pour locataires attirés l'élite de la société israélite. Cet usage remplace d'une façon très simple les loueuses de chaises des églises catholiques.

À l'occasion de leur nouvel an, les israélites répandent d'abondantes aumônes, et largesses sont faites, ce jour-là, dans tous les établissements de charité placés sous le patronage israélite. Ces établissements sont nombreux à Paris, et, si on les compare au petit nombre d'israélites que contient la capitale — trente cinq mille environs — ils font un singulier honneur à l'esprit de fraternité qui anime les fils d'Israël. Il est vrai qu'en se gênant un peu ces trente-cinq mille juifs auraient bien pu payer les cinq milliards ¹⁸.

C'est d'abord le comité central de bienfaisance, divisé en cinq départements : les secours et assistance, le service des inhumations, les pensions, les écoles et les orphelinats. Puis vient l'œuvre des missions rabbiniques et des communautés de France patronnées par le Consistoire central et dirigées par le grand-rabbin de France, œuvre qui a pour but de provoquer la création de nouveaux rabbinate, d'améliorer la position des rabbins en fonction, et de répandre partout la parole de Dieu et la connaissance de la religion ; l'hôpital et la maison de retraite, fondés par le baron et la baronne James de Rothschild, rue Picpus, 76 ; l'orphelinat fondé, rue Lainblardie, par Salomon et Caroline de Rothschild ; la Société de patronage des apprentis et des ouvriers israélites, ayant pour mission de placer les jeunes gens en apprentissage, de les surveiller avec sollicitude, et d'allouer aux familles — un point très important à noter pour les œuvres catholiques du même genre — une indemnité mensuelle qui leur est payée jusqu'à l'expiration de l'apprentissage.

Je signalerai encore, parmi les autres fondations philanthropiques israélites que l'on trouve à Paris, l'École de Travail de la rue des Rosiers, la Société de patronage des jeunes filles israélites, la Maison de Refuge de Neuilly, sous la présidence de Mme Carnolie Cahen ; l'Institution Bischoffsheim, école qui reçoit gratuitement cinquante jeunes filles de douze à quinze ans, où, à côté d'une instruction élémentaire, on leur enseigne le commerce, la couture, la lingerie, les fleurs, les modes ; la fondation Fould, pension de douze cents francs en faveur d'un jeune peintre et pension du même chiffre en faveur d'un jeune sculpteur ; l'Alliance israélite universelle, en vue de travailler aux progrès moraux et à l'émancipation des israélites ; la Société de prévoyance israélite, qui procure à ses membres une concession à perpétuité dans un des cimetières de Paris, au moyen d'une répartition à somme égale des frais résultant du décès de l'un des membres ; la Société du repos éternel, qui attribue à ses membres la concession d'une case dans un caveau de la société, au prix de cent francs, payables par acomptes ; le Comité central de Paris pour les secours aux israélites de la Palestine, la Société de secours mutuels des hommes et des dames, les Écoles communales et les Asiles ; que sais-je encore ? J'en passe, et des plus dignes d'être nommés.

C'est cet esprit de solidarité, poussé au plus haut point, qui fait la puissance de l'israélisme, et lui a conquis, malgré le petit nombre de ses adeptes, une place si considérable dans la société actuelle. Ils sont là trente-cinq mille, qui se tiennent, les uns les autres, coude à coude, et savent pratiquer la fameuse devise : "L'union fait la force".

Certes, les israélites se mêlent au reste de la société, frayent le plus aimablement du monde avec les chrétiens ; cependant, regardez leurs salons, même les plus élégants, même les plus libéralement ouverts à tout ce qui compte au point de vue social, ils restent marqués d'une façon très caractéristique au cachet de la race du maître de céans. J'entends encore Mme de Hirsch parlant hébreu à son fils, le baron, au milieu d'une grande réception de l'hôtel de la rue de l'Élysée ; je vois la baronne douairière de Gunzburg, faisant servir à table, un soir de grand dîner, un gâteau fait de ses mains, selon la mode israélite ; je me rappelle la baronne Nathaniel de Rothschild envoyant ses

¹⁸ Allusion à l'indemnité de cinq milliards de francs que la France a dû verser à l'Allemagne après la défaite de 1871. Tout-Paris souligne de la sorte l'exorbitante puissance financière de la communauté juive de Paris, ce qui explique la fusion des élites souhaitée par Meyer.

gens à l'Opéra, mais en spécifiant que *La Juive*¹⁹ serait au programme.

En dépit du laisser-aller qu'amène la tolérance moderne, soius les robes de Worth ou les habits de Dool, l'israélite garde, non seulement dans son intérieur sa marque originelle, mais moralement son caractère très tranché. C'est là son honneur, et c'est aussi sa force.

Dans la société française actuelle, il y a une société juive très animée, très puissante, très agissante et fort agréable. On y aime les arts et on les y cultive avec passion. Tout le monde a admiré les aquarelles de la baronne Nathaniel de Rothschild²⁰, applaudi les mélodies de la baronne de Willy, apprécié les compositions musicales de MM. Cahen d'Anvers, Beer, Jules Cohen. Au cap Ferrat, tout près de Nice, Mme Pollonnais²¹, qui écrit des livres charmants, reçoit chaque année l'élite de la société, qui vient hiverner sur les bords de la Méditerranée. Les aptitudes multiples pour les lettres et les arts des membres des familles Rothschild et Halévy sont connues ; le baron Arthur de Rothschild a écrit une *Histoire de la poste*, qui fait autorité²². Notez que je ne m'occupe ici que des amateurs mondains, et que je ne parle pas des illustrations professionnelles dont le nom est dans toutes les mémoires.

L'israélite aime le faste et l'éclat. Il n'a pas dédaigné d'emprunter aux fils des croisés leurs blasons et leurs couronnes. Son hospitalité est large et fastueuse. Nulle part on ne chasse comme à Ferrières, chez le baron de Rothschild²³, ou à Beauregard, chez le baron de Hirsch ; nulle part on ne dîne mieux qu'à Rocquencourt, chez Mme Heine, ou rue de Monceau, à l'hôtel de Camondo²⁴. L'israélite n'a pas seulement [de] l'argent : il sait s'en servir avec grandeur et à-propos. Les femmes, dans ce milieu, sont d'une élégance à outrance, et, si vous voulez voir un congrès de toilettes et de diamants, vous n'avez qu'à vous rendre à quelque fête dans la société juive.

Comme le comte de Paris²⁵ faisait un soir cette remarque devant la baronne G. de Rotschild :

- Que voulez-vous, monseigneur ? répartit la baronne ; on se fait gloire de ce qu'on peut ; nous nous habillons de nos millions !...

Tout-Paris

Le Gaulois, 17 septembre 1879

* * *

II

LA JOURNÉE PARISIENNE

Dans les brouillards !

Était-ce un rêve ? Était-ce une réalité ?

Est-ce l'ivresse du pauvre qui se sature d'alcool pour tromper le froid ? Est-ce l'hallucination du prophète²⁶, qui croit deviner la vérité dans les limbes et le miroitement de son imagination, qui m'a pris au cœur. Écoutez, ou plutôt lisez.

19 Le célèbre opéra de Fromental Halévy - père de Ludovic - , sur un livret d'Eugène Scribe (1835). Le sujet en est le massacre des juifs par des chrétiens fanatiques, en 1414, à Constance.

20 Tout-Paris les évoquera le 2 mars 1880 : il louera son "*tempérament d'artiste*" et son "*originalité*", en dépit de l'influence de Fortuny (article recueilli dans notre édition des *Premières chroniques esthétiques* de Mirbeau, Société Mirbeau - Presses de l'Université d'Angers, 1996, p. 259).

21 Peut-être la mère de Gaston Pollonnais, directeur du *Soir*, qui sera antisémite et anti-dreyfusard comme Arthur Meyer, et dont *L'Aurore* raillera les "*pollonniaiseries*".

22 Volume paru en 1873. Arthur de Rothschild est alors très jeune (il est né en 1851).

23 Dans *Les Grimaces* du 1883, Mirbeau — sous son propre nom, cette fois — stigmatisera les terrains de chasse des Rothschild...

24 Ancien hôtel Violet, construit en 1864 et sis au 63 de la rue de Monceau. C'est là que Zola a situé l'hôtel de Saccard, dans *La Curée*. Il sera par la suite complètement réaménagé et transformé en musée pour héberger les collections de Moïse de Camondo.

25 Prétendant orléaniste au trône de France, le comte de Paris deviendra le prétendant des deux branches des Bourbons à la mort du comte de Chambord, en 1883.

26 Dans *Les Grimaces*, Mirbeau parlera de son "*cœur de prophète*"...

J'avais froid et chaud, froid aux pieds et chaud à la tête ; un verre de punch m'avait réveillé la cervelle, un frisson d'acier me passait par les veines ! J'ai vu — oui, j'ai vu — ne dites pas non !... j'ai vu, je vous l'affirme, la grande vision de l'avenir faisant un pied de nez au passé ; j'ai vu l'an 2000 se moquant de l'an 1879 ; j'ai vu ce que je ne reverrai jamais : tout le monde d'accord en France sur la forme du gouvernement. C'était beau, c'était splendide, mais c'était invraisemblable. Nous avions une pièce de vingt francs pour soleil, un billet de mille pour *labarum* ²⁷. M. Gambetta embrassait tendrement M. Grévy ²⁸; M. Ferry tordait M. Jules Simon dans une étreinte amoureuse et fraternelle ²⁹ ; M. Naquet fondait avec le père Didon ³⁰ une société d'assurance contre les accidents du mariage : *la Corne de félicité*... Ah ! le brouillard a du bon !

C'est peut-être la feuille de vigne de [la] réalité ³¹. C'est décent, mais c'est froid. Au mois de mai je préférerais le soleil, mais en décembre cela procure des illusions.

Regardez le brouillard avec attention. Il tourbillonne en miettes d'eau, puis il s'épure, enfin il s'efface ; l'œil le perce. Que vois-je ? C'est Jérusalem — non pas la Jérusalem que nous ont décrite les historiens, mais la Jérusalem moderne : ruolz et palissandre ! Bourse et Banque réunies ! À 37, 75, les promesses d'action ; à 37, 9250 ; à 38... Tout le monde gagne ; Impair, rouge et passe ! — Brellan carré !... Deux dames ! un refait !...

Oui, j'ai vu Jérusalem ! M. de Rothschild — M. de Rothschild en personne — le fils du grand baron ³², la truelle à la main, posant la première pierre du temple. M. Léon Say ³³, son ministre, entouré des hauts fonctionnaires de l'État, prononçait le discours officiel et couronnait rosière son 3 % remboursable. La musique de la garde municipale — l'excellente musique de la garde municipale (cliché n° 7) — jouait l'air national : *Tu marcheras toi-même pendant plus de mille ans* ; les chœurs antiques l'accompagnaient : M. Turquet ³⁴ les conduisait ! Oh ! mince !

Tableau.

Décor de Séchan ³⁵.

C'est le Louvre ! Oui, le Louvre ! le vrai Louvre ! la salle des États ! M. de Rothschild prend la couronne des mains du pape et charge son bon ministre Léon Say de crier : "Noël ! Noël !" Et pourquoi pas ? Il n'y a plus de religion, ou plutôt toutes les religions sont sœurs. Le vertueux Loyson ³⁶, Mahomet et le père Enfantin ³⁷ — la nouvelle trinité officielle du Paradis de monsieur Floquet ³⁸ —

27 Étendard portant le monogramme du Christ.

28 Jules Grévy, élu président de la République le 30 janvier 1879, déteste Gambetta et se refuse à l'appeler à former un ministère.

29 Le franc-maçon Jules Ferry est alors ministre de l'Instruction Publique dans le gouvernement Waddington ; il attachera son nom aux lois laïques, qu'il a préparées au cours de l'été 1879. Jules Simon, président du Conseil "démissionné" par Mac-Mahon lors du coup du 16 mai 1877, y est hostile, et s'opposera notamment à l'article 7 ; il sera une des têtes de Turc de Mirbeau.

30 Alfred Naquet prépare déjà sa fameuse loi du 27 juillet 1884 sur le divorce, alors qu'Henri Didon (1840-1900), prédicateur dominicain, vient de prôner, en 1879, à Saint-Philippe-du-Roule, l'indissolubilité du mariage.

31 Dans ses lettres de jeunesse, Mirbeau avait des formules *ejusdem farinae*. Par exemple, "*le bourgeoisisme, chez la femme surtout, c'est la chlorose de l'esprit*" (*Lettres à Alfred Bansaard des Bois*, Le Limon, Montpellier, 1989, p. 145).

32 C'est-à-dire James de Rothschild (1792-1868), qui fonda la maison Rothschild de Paris et dont Alphonse est le fils aîné. Il avait été nommé baron par l'Empereur d'Autriche en 1816, et ses fils ont été autorisés, en 1822, à porter aussi le titre.

33 Léon Say (1826-1896), économiste libéral, homme d'affaires de Rothschild et politicien républicain conservateur, a été plusieurs fois ministre des Finances. Mirbeau se moquera de sa conception de ce qu'il appelle l'économie politique et "*qui, au fond, consiste à faire ce que veut M. de Rothschild et à lui obéir aveuglément*" ("*La Jambe de M. Léon Say*", *La France*, 4 février 1885).

34 Edmond Turquet (1836-1914) est alors sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts et le restera dans les gouvernements Freycinet et Ferry. Il sera à ce titre l'auteur d'une calamiteuse réforme du Salon, contre laquelle Mirbeau mènera bataille (cf. ses *Premières chroniques esthétiques*, pp. 290 sq.).

35 Polycarpe-Charles Séchan (1803-1874) a fabriqué nombre de décors pour l'Opéra de Paris.

36 Le 9 octobre 1879, Tout-Paris a interviewé Charles Loyson (1827-1912), prêtre catholique défroqué et marié, par hostilité au *Syllabus*, qui venait de fonder une Église catholique gallicane. Il dénonçait notamment le danger de l'éducation jésuitique.

37 Prosper Enfantin (1796-1864) était le "*père suprême*" de la religion saint-simonienne.

38 Charles Floquet (1828-1896), député opportuniste de la Seine, avait violemment attaqué Zola dans une conférence, le 23 novembre 1879, et Tout-Paris s'en était fait l'écho ironique le lendemain ("Zola embêté par Floquet").

passent devant mes yeux et saluent le nouveau Roi. — Ventre-saint-gris ! comme disait le bon Henri IV, qui méritait mieux que M. Gent ³⁹ le nom de démocrate ; je crois que le punch était un peu fort !

Mais non, non, je ne suis pas ivre ! C'est bien le grand bonheur qui naît sur la terre. Le roi de Jérusalem est roi de l'univers ; tous les peuples sont frères ; la guerre est abolie ; il n'y a plus d'armée : tout le monde est garde national ; tout le monde a la croix ⁴⁰ ; tout le monde est duc, marquis ; tout le monde a cent mille livres de rentes...

Sapristi ! comme l'escalier du temple est haut ! Moi qui croyais que le nouveau bon Dieu demeurait à l'entresol ! C'est un troisième et qui peut compter pour un quatrième ! Et le portier, qui m'a dit d'être convenable dans les escaliers ! Farceur de pipelet !

Ah ! fureur et poésie ! Vive Rothschild ! vive Léon Say ! vive... Dieu que c'est bête, le brouillard ! Ça altère ! Si le nouveau roi offrait une tournée de n'importe quoi ? Je le trouve rat, le nouveau roi ! Et pourtant il vient de donner deux cent mille francs aux pauvres.

Après tout, est-ce vrai ou n'est-ce pas vrai ? Moi, je crois que c'est vrai. Je suis d'un naturel gobeur. Mais pourquoi n'aurait-on pas mis le gouvernement en adjudication ⁴¹ ? Révolution, adjudication, ça rime. Et puis, M. de Rothschild a de quoi ; c'est un homme cossu. Je me suis laissé dire qu'il possédait un milliard ⁴² ! un milliard en chiffres, c'est gentil. Neuf zéros, autant que de ministres sous la République ⁴³ !... Allons, pas d'allusion au pouvoir déchu !

Vive la République ! Non, c'est un cri séditieux ! — Vive le roi de Jérusalem ! Par exemple, je veux de la paille sous les trottoirs ; v'là qu'ça glisse ! oh ! que c'est bête ! j'ai manqué tomber, sapristi ! Décidément, le punch était trop fort, puisqu'il me montre la France heureuse et riche, commanditée par le plus riche des particuliers de l'univers ?

Drôle de gouvernement, tout de même ! Les dignitaires doivent avoir un compte courant à la Banque. Satané brouillard ! je ne puis voir ce qui est écrit sur le fronton de la Banque de France ! *À tous...* Atout, j'en ai, je retourne le roi... Non, c'est pas ça... *À tous les millionnaires, la patrie reconnaissante* ! Belle inscription, s'ils ont laissé leurs millions au guichet.

Tiens ! monsieur Léon Say !... Bonjour, monsieur Léon Say !... C'est-il vrai que vous avez été président du Conseil pendant deux heures ? Allons, tant mieux ! Ah ! si tous les Français étaient, comme moi, ivres de bonheur et de joie...

Ah ! sapristi, que j'ai donc mal à la tête. C'est égal, M. le baron de Rothschild sacré roi de France et de Jérusalem, et donnant sa fille en mariage au fils du Grand-Turc, c'est une rude veine ! Ah ! que le brouillard ne dure-t-il toujours !

Tout-Paris
Le Gaulois, 15 décembre 1879

* * *

III

LA JOURNÉE PARISIENNE

Le Yom-Kippour ⁴⁴

Aujourd'hui vous rencontrerez, par les rues, de longues théories d'hommes en redingote

39 Alphonse Gent (1813-1894), ancien quarante-huitard et opposant à l'Empire, député du Vaucluse, venait d'être nommé gouverneur de la Martinique, en dépit d'une vive opposition.

40 Dans "Royaume à vendre", utopie régressive qui paraîtra dans *Les Grimaces* du 29 avril 1883, Mirbeau rêvera d'un royaume débonnaire, sans Bourse ni croix de la Légion d'Honneur, où tout le monde vivrait heureux et en paix (*Combats politiques*, Séguier, 1990, pp. 54-56).

41 C'est précisément ce que Mirbeau imaginera en 1883, dans "Royaume à vendre" (*loc. cit.*).

42 Soit vingt fois plus qu'Isidore Lechat, dans *Les Affaires sont les affaires...*

43 Mirbeau ne cessera plus de brocarder la nullité des politiciens, professionnels de l'embrouille et de la démagogie, stigmatisés sous l'étiquette de "*mauvais bergers*".

44 Jour de l'expiation", en hébreu.

sombre ; vous les verrez entrer dans les synagogues et s'agenouiller sur les dalles, priant avec ferveur. C'est le Yom-Kippour, le grand jeûne israélite. Il commence ce soir, à la première étoile ; il finira demain soir, toujours à la première étoile. Les préceptes de la religion juive sont sévères, particulièrement en ce jeûne, pendant lequel il est interdit, non seulement de manger, mais encore de fumer, de se promener en voiture, d'aller à la Bourse, à la pêche ou à la chasse ; d'écrire, de se livrer à aucun plaisir, à aucune *distraction*. Vous comprendrez que, pour des hommes dont la vie est active et remueuse, ce jour soit difficile à passer. Car nous ne sommes plus au temps des grandes ferveurs, où les croyants, vêtus de lin, s'abîmaient, dans les temples, en contemplations et en prières.

Un vent d'incrédulité a soufflé sur la religion juive, aussi bien que sur toutes les autres. On s'est fait une petite religion bien facile, bien douce, pas gênante, qui s'accommode de tout, même de rien, et délaisse volontiers les pratiques rigoureuses pour les pratiques confortables ⁴⁵. Mais il faut dire pourtant que c'est peut-être la seule qui soit extérieurement pratiquée par tous ses fidèles, et dont les rites soient le plus exactement suivis. Comme on ne peut rien faire qui vaille pendant ces vingt-quatre heures, on se livre aux joies saines de la promenade à pied dans Paris. On flâne sur les boulevards, sur les Champs-Élysées, là où on a la chance de rencontrer une figure amie, une pauvre âme errante comme vous, et comme vous cherchant à tuer le temps. On regarde les étalages des magasins, les voitures qui viennent du bois ou qui y vont ; puis, comme il faut de la piété, on se rend au temple entendre un bout de sermon, surtout celui de M. Zaddoc-Kahn ⁴⁶, le grand rabbin de Paris, lequel a la vogue et la mérite, par ses vertus, son savoir et son éloquence. On passe devant le Café Anglais ⁴⁷ à l'heure du déjeuner, et l'on se dit, la faim au ventre, qu'on mangerait volontiers une aile de perdreau. Je soupçonne d'ailleurs quelques uns des élégants du jeune judaïsme de sauter à pieds joints et volontiers par-dessus les austérités de ce long jour, comme l'année dernière le fringant X..., qui eut la pieuse idée d'aller jeûner dans un parc ombragé de Ville d'Avray, en compagnie de Tata Bellegorge, d'une bourriche de gibier richement rebondie, et d'un panier de vin de Champagne : ce qui, de tout temps, a été une façon exquise de pratiquer jeûne, vigile, quatre-temps et carême ⁴⁸. Mais, je le répète, cela est une exception, et le Yom-Kippour est encore fort respecté. À preuve que demain vous pourriez voir tous les israélites guetter dans l'ombre l'apparition de la première étoile, et, lorsqu'elle flamboiera au ciel, avaler avec une certaine joie quelques gorgées de café au lait : car il serait imprudent, après une longue attaque de l'estomac, d'apaiser tout de suite sa faim en mangeant des mets lourds et rassasiants.

Chose bizarre, les femmes de la religion israélite sont en général, je ne dis pas moins croyantes, mais moins pratiquantes que les hommes ; ce qui est absolument le contraire pour toutes les autres religions, et surtout pour la religion catholique, dont les pompes magnifiques et la poésie un peu sensuelle ⁴⁹ exercent une si grande puissance sur l'organisation impressionnable et nerveuse de la femme ⁵⁰. Il me semble que les rites juifs sont un peu bien sévères, que la poésie en est bien sombre et bien austère pour ces êtres délicats et charmants qui vont, irrésistiblement attirés, vers cette émotion mystérieuse des cultes païens, comme les phalènes aux ailes grises vont vers les clartés vives. Aussi les femmes juives sortent peu pendant le Yom-Kippour, et sont-elles rares celles qui pénètrent dans les temples. D'abord, il faudrait aller à pied, et la marche est une fatigue. Elles

45 Tout-Paris expliquait, le 19 mars précédent, que "*le bon ton*" exige de se montrer aux prêches "*comme on va aux mardis de la Comédie-Française*" et évoquait l'allure mondaine des belles pénitentes, "*en notre temps d'ostentation, de réclame et de flafla*" ("*Confesseurs et pénitentes*", *Le Gaulois*, 19 mars 1880).

46 Né en 1839, Zaddoc-Kahn est grand-rabbin de Paris depuis 1868. C'est lui qui célébrera le mariage religieux d'Alfred Dreyfus. Pendant l'Affaire, il soutiendra financièrement *Le Journal du peuple*, du libéraire Sébastien Faure.

47 Situé à l'angle de la rue Marivaux et du boulevard des Italiens, le Café Anglais était célèbre pour son plus fastueux salon, le Grand-Seize, et pour la qualité de sa cuisine. Il était notamment fréquenté par les financiers. Tout-Paris lui a consacré sa "Journée parisienne" du 10 juillet 1880.

48 Pour les catholiques, la vigile était la veille d'une fête où l'on devait jeûner ; quatre-temps désignait une série de trois jours de jeûne dans chacune des saisons ; et le carême désignait une période d'abstinence de quarante jours avant Pâques.

49 Mirbeau illustrera cette idée dans *Sébastien Roch*.

50 Idée rebattue à l'époque, et que Mirbeau reprendra à son compte dans son fameux article sur "Lilith", dans *Le Journal* du 20 novembre 1892.

restent chez elles, et profitent de cette réclusion forcée pour revoir leur garde-robe, songer aux toilettes qu'il leur faudra commander pour cet hiver, lire le livre en retard, s'allonger sur des coussins et rêver... à quoi rêvent les femmes. Quelques unes sortent pourtant, en toilette sombre, presque de deuil, et vont au temple chercher leur mari qui fait ses dévotions.

La femme juive a conquis dans la société, par la toute-puissance de sa beauté ⁵¹, une des premières places. Elle est partout maintenant, même dans les salons les plus difficiles, les plus exclusifs et les plus fermés, et partout elle triomphe, par le charme et par l'élégance ⁵². Comptez les reines de la mode parisienne et voyez combien il y a de juives. On ne les brûle plus sur les bûchers : ce sont elles qui les allument aujourd'hui. Quoiqu'elles endorment leur religion dans une jolie indifférence mondaine, cela ne veut pas dire qu'il n'y ait plus de fanatiques. On me contait la tragique histoire d'une de ces héroïques qui, personnages bibliques, semblent attardées dans notre siècle de scepticisme. C'était l'année dernière, précisément à l'époque de Yom-Kippour. Au moment où le jeûne commençait, Mme K... se mourait d'anémie ⁵³. Elle ne vivait que grâce à une hygiène particulière, qu'elle voulut interrompre parce qu'elle n'était pas dans les conditions rigoureuses du jeûne. Le médecin lui montra le péril dans lequel elle mettait sa santé, lui faisant observer que la religion ne voulait pas la mort des fidèles. Elle résista et ne voulut rien entendre. Elle se leva, elle qui, depuis plusieurs mois, restait couchée sur une chaise-longue, ayant à peine la force de se promener dans son appartement, et se rendit au temple, à pied ! La foi, la croyance ardente qui l'animaient lui donnèrent la force d'aller jusque là. Elle passa toute la journée en prières, agenouillée. Puis elle revint chez elle. Elle était si pâle, ses yeux étaient cerclés d'un tel trait de bistre que sa femme de chambre poussa un cri en la voyant. Mme K..., aidée de sa camériste, parvint jusqu'à sa chambre, mais là, ses forces l'abandonnèrent, elle tomba évanouie sur le tapis.

[...] ⁵⁴ rappeler à la vie. Quelque temps après, elle était morte.

Tout-Paris

Le Gaulois, 14 septembre 1880

* * *

IV

LA JOURNÉE PARISIENNE

La Barmitzwa

Huit heures — Grand brouhaha hier matin à l'hôtel de la rue Saint-Florentin : tout le monde est debout et le baron Alphonse de Rothschild ⁵⁵ vient de faire appeler son fils. De son côté la baronne s'habille; toilette de cérémonie. Qu'est-ce donc ? On ne donne pourtant ni bal ni dîner à une heure aussi matinale ! C'est que le fils de la maison, maintenant encore un enfant, va devenir un homme ; c'est que, dans une heure, le jeune Édouard célébrera sa majorité religieuse — *barmitzwa* en langue hébraïque.

Dix heures — Assistance nombreuse au temple de la rue de la Victoire. Au banc d'honneur, le grand-rabbin de France, le grand-rabbin de Paris, la famille de Rothschild au complet. La cérémonie commence, pleine d'une simplicité imposante, et d'un caractère curieux et original, qui

51 Mirbeau est alors l'amant d'une certaine Judith Vimmer, dont le prénom laisse à penser qu'elle est juive, et il est son pantin, esclave de "*la toute-puissance de sa beauté*"...

52 Dans le roman posthume de Mirbeau, *Un Gentilhomme* (Flammarion, 1920), le marquis d'Amblezy-Sérac épousera une "belle" juive, "*en un temps où l'antisémitisme ne faisait point encore partie de la tenue d'un homme élégant*" (p. 166).

53 Dans *Paris déshabillé* (L'Échoppe, Caen, 1991), Mirbeau a évoqué, le 12 juin 1880, les ravages de l'anémie, dans une chronique du *Gaulois* intitulée "Tous anémiques" et signée de son nom (pp. 15 sq.).

54 Deux lignes illisibles sur la photocopie fournie par la B. N.

55 Fils de James, Alphonse de Rothschild (1827-1905) fut régent de la Banque de France sous l'Empire. Son fils Édouard (1868-1949), ici évoqué, lui succédera à la tête de la banque.

nous a frappé. Touchant exemple d'égalité, le cérémonial est absolument le même pour l'héritier du baron millionnaire que pour le dernier et le moins fortuné des enfants d'Israël ⁵⁶.

Le tabernacle vient de s'ouvrir, et deux fidèles en ont sorti solennellement deux tables de la Loi recouvertes de riches enveloppes de velours, ornementées d'argent, quand un chant du chœur appelle le jeune enfant qui, ayant atteint sa treizième année, va accomplir sa majorité religieuse. Sa figure pâle et fluette, mais pleine de distinction, trahit une émotion légitime. Il monte quelques degrés et s'approche du ministre officiant, qui tient ouvert, devant lui, le livre de la Loi, la divine *Thorah*. Il baise le parchemin du bout du *thalet*, voile de soie dont il est recouvert, et psalmodie, sur l'air consacré, le chapitre dont la lecture est ordonnée pour ce jour. Le silence est profond ; les parents écoutent anxieusement comment l'enfant s'acquitte de sa tâche ; pour nous, nous remarquons son assurance et surtout sa mémoire, car il ne s'aide presque pas du texte qu'il a sous les yeux.

Le chant terminé, le ministre se penche à l'oreille du jeune enfant, lui demande son nom, appelle les bénédictions du ciel sur lui et sa famille, et recueille à voix basse l'offrande qu'à cette occasion il est d'usage de faire aux institutions charitables de la communauté. Car les malheureux ne sont jamais oubliés dans les cérémonies israélites. L'enfant se dirige ensuite vers chacun des rabbins, dont les stalles monumentales, rappelant celles de Saint-Pierre de Rome, se trouvent placées de chaque côté du tabernacle. Il reçoit leur bénédiction, et court ensuite embrasser ses parents, qu'on vient féliciter de tous les côtés du temple.

Dès ce jour, l'enfant est majeur au point de vue religieux : il peut accomplir tous les devoirs du culte, il est astreint aux jeûnes annuels, et surtout il est jugé digne de l'honneur suprême, être appelé à lire publiquement le *Pentateuque* ⁵⁷, la *Thorah*. Car — détail original — la plus grande marque d'estime qu'un israélite puisse donner à un coreligionnaire est de l'inviter à lire, aux côtés du ministre officiant, un chapitre de la Loi. Cet honneur s'achète fort cher et il est toujours l'occasion d'aumônes généreuses.

On se fait difficilement une idée exacte de l'importance qu'attachent les familles israélites à la cérémonie de l'initiation religieuse. Longtemps avant l'époque fixée, l'enfant est préparé à cet acte solennel : un ministre du culte lui fait expliquer le *Pentateuque*, lui apprend l'air, grave mais plein d'entrain, sur lequel les chapitres doivent être chantés, et achève son instruction religieuse, commencée dès l'âge le plus tendre au foyer paternel. L'enfant passe un examen sérieux devant l'un des rabbins, avant d'être admis à changer, comme jadis chez les Romains, la robe prétexte pour la robe virile.

Dans les familles les plus pauvres, le jeune héros de la fête est comblé de cadeaux ; chacun se fait un devoir de lui offrir quelques souvenirs ; aussi seule une corbeille de mariée peut être comparée au lot de riches présents, offerts au jeune communiant. Tout est réuni pour graver profondément dans son esprit le souvenir de cette fête touchante. Le soir, un dîner, quelque modeste qu'il soit, réunit toujours les parents et les amis ; le rabbin préside et, le repas terminé, tous les assistants se couvrent et le jeune homme se lève pour célébrer les louanges de Dieu.

Midi — La famille de Rothschild a suivi l'usage consacré et, à midi, un déjeuner réunissait les deux grands-rabbins et tous les parents à l'ancien hôtel du prince de Talleyrand, rue Saint-Florentin. Pour conserver à la fête son caractère tout intime, le repas n'a pas eu lieu dans la salle à manger d'honneur, mais dans un salon qui fait suite aux grandes salles de réception. Aucun membre de la famille ne manquait, si ce n'est la baronne James qui, on le sait, est en villégiature à Cannes. Plusieurs toasts ont été portés, mais aucun discours n'a été prononcé. On a suivi le précepte de la *Bible* qui dit : "Tâchez d'être toujours joyeux et gais".

Propos interceptés au sortir de table, comme le jeune baron Édouard se levait fièrement, un ami s'approche et lui fait la demande traditionnelle et banale :

- Que veux-tu être ?
- Comme papa.

⁵⁶ Dans sa chronique du 19 mars 1880, "Confesseurs et pénitentes", Tout-Paris opposait, au contraire, la dévotion toute mondaine des femmes catholiques riches à la "ferveur" chrétienne des "humbles" qui vont écouter prêcher le père Didon.

⁵⁷ Regroupe les cinq premiers livres de la *Bible* qui, selon la tradition juive, sont censés avoir été écrits par Moïse lui-même.

- ???
- Millionnaire !

Tout-Paris
Le Gaulois, 6 février 1881

* * *

V

LA JOURNÉE PARISIENNE

Le Carnaval israélite

Là-haut, dans la rue de Clichy, et là-bas, dans la rue de la Douane, le Tivoli-Waux-Hall ⁵⁸ (*sic*) et le Skating-Palace flambent d'illuminations - et, dans les grandes plaques de lumière blanche et crue qui s'évalent devant leurs portes, on voit passer des messieurs en train de boutonner leurs gants, des dames embarrassées de la traîne de leur robe, de leur éventail et de leur bouquet, et des masques des deux sexes, préludant aux joies ordinaires du quadrille par cet inévitable : *Ohé !* qui sert à prouver aux Français qu'il est le peuple le plus gai et le plus spirituel du monde...

Des masques ?... — Oui, vraiment... — Cependant, si nous en croyons le calendrier grégorien, nous ne sommes déjà plus au mardi gras et nous ne sommes pas encore à la Mi-Carême...

J'en conviens...

Mais c'est aujourd'hui le *Carnaval israélite*.

Celui-ci se célèbre quinze jours après le nôtre ⁵⁹.

Bénéissons les observateurs de la loi de Moïse d'avoir fourni aux Parisiens une nouvelle occasion d'endosser le "sifflet d'ébène" du *gentleman*, le sarrau du Pierrot, la casaque du mousquetaire ou le débraillé du chicard, et, aux Parisiennes, celle — non moins agréable et non moins lucrative — de draper une fois de plus une mantille espagnole devant le museau de rongeur et d'insérer derechef la rondeur de leurs jambes dans un maillot de soie transparent : histoire de piper un perdreau — truffé de toutes ses conséquences — au hasard du sourire, de l'œillade, de la plastique et du bagoût.

Laissons de côté le Skating. Le public y est toujours le même. Demoiselles de Trente-Six Vertus et chevaliers de Cinq-Louis, qui ne sauront s'ils se sont amusés que le lendemain, en constatant, ceux-ci ce qu'ils ont en moins, celles-là ce qu'elles ont en plus, dans leur porte-monnaie de la veille.

C'est au Tivoli-Waux-Hall que nous trouverons le véritable *Carnaval israélite*.

Les belles juives y abondent, de ces quartiers du Temple, du Marais et de la Bastille, où, encore que les types s'effacent de plus en plus par le croisement et le frottement, vous rencontrez de superbes spécimens de la grande tribu hébraïque au nez d'aigle, aux yeux taillés en amande, aux lèvres dont le sang ferait pâlir la pourpre.

Elles sont là, avec leur profil de corbin, leurs cheveux épais et lourds, d'un noir d'enfer ⁶⁰, leur joue qui brille comme une grenade, et leur rire lumineux qui découvre, dans le corail de leurs gencives, l'éclair de leurs dents féroces...

Elles sont là avec les opulences de leur corsage et le luxe un peu bohémien de leurs toilettes, dont les nuances vives éclatent, accentuées par une prodigalité de bijoux, et forment un rappel de couleurs et d'*oppositions* qui eût énamouré le peintre des *Femmes d'Alger*...⁶¹

Elles sont là enfin, avec leurs pères, leurs frères, leurs cousins, leurs maris...

Ici, il faudrait peut-être en rabattre. C'est toujours la boutade de Dumas ; Mme de Rothschild lui demandait :

58 Le Tivoli-Wauxhall est une salle de bal installée, depuis 1846, au 18 de la rue de la Douane.

59 Tout-Paris a évoqué le carnaval populaire le 20 février 1880, et il l'évoquera de nouveau le 2 mars 1881.

60 Les cheveux de Juliette Roux, dans *Le Calvaire* (1886) seront aussi "*lourds*" et "*très noirs*" (éd. Albin Michel, 1986, p. 145), peut-être à l'instar de ceux de Judith.

61 C'est-à-dire Eugène Delacroix, qui a exposé *Femmes d'Alger* au Salon de 1834.

- Pourquoi, chez nous plus que partout ailleurs, les femmes sont-elles plus jolies que les hommes ?

- Baronne, répondit l'illustre écrivain ⁶², parce que les hommes, qui ne sont que des mortels, ont condamné le Christ, et que les femmes, qui sont des anges, l'ont pleuré.

Dans la même note, beaucoup de modèles d'atelier et de vendeuses du Temple au Tivoli-Waux-Hall.

Les premiers ont déserté, pour cette fois seulement, le bal Bourdon, leur lieu de rendez-vous ordinaire : toutes filles à formes d'éphèbe, avec quelque chose d'agressif, d'impérieux et de dominateur dans toute leur personne, des yeux d'épervier ou de gazelle, des chevelures allumées de roux ou glacées de bleu, et dans leurs allures, d'une insolente nonchalance, des balancements d'aimée, des câlineries de chatte, des souplesses de tigresse et des ondulations de serpent ; flottant autour de toutes les tables, trempant leur soif dans tous les boc, puisant dans toutes les blagues une pincée de tabac du bout de leurs doigts mordorés par le feu de la cigarette ; puis, quand, à force d'emprunter cinquante centimes pour *leur vestiaire*, elles ont réalisé une recette suffisante, s'en allant souper, à la brasserie d'à côté, Judith avec un Holopherne de la figuration de l'Ambigu ⁶³, et Rébecca en compagnie d'un Éliezer des Bouffes-du-Nord ⁶⁴.

Leur vestiaire !

De mémoire de contrôleur, jamais elles n'y ont déposé - à elles toutes - que deux volumes de roman !

Et encore, parce que l'épicier du coin était fermé !

Quant aux vendeuses du Temple, ce sont ces jeunes personnes qui, du seuil des échoppes de ce marché bien connu, invitent le chaland à entrer par des apostrophes dépourvues de la timidité inhérente à leur sexe.

Ne vous aventurez pas à la portée de leur grappin : elles vous happeront de la voix, du geste, de la griffe, vous pousseront dans leur magasin, et, en un tour de main et de langue, vous auront forcé d'essayer un habillement complet, du *galurin* (chapeau) aux *ripatons* (souliers), en passant par le *culbutant*, qui est le pantalon, et par la *limace*, qui est la chemise.

Puis, après que vous leur aurez payé *quinze francs* une *pelure* qu'elles vous faisaient *cent-cinquante* — et sur laquelle elles ne gagnent guère que deux pauvres pièces de cent sous — elles vous planteront bravement les yeux dans le blanc des yeux et vous demanderont sans broncher :

- Et pour la demoiselle, monsieur ?

La demoiselle est jolie, la plupart du temps...

La plupart du temps aussi, elle est sage...

Ce qui ne l'empêchera pas d'empocher votre offrande — fût-elle d'un modeste décime - avec toutes les caresses et toutes les promesses du regard...

Vous retrouverez "la demoiselle" au *Carnaval israélite*, au bal du Tivoli-Waux-Hall, traînant, avec des airs de reine de Saba, des flots de moire et de dentelles et valsant dans les bras d'un *true gentleman*, adonisé, calamistré, qui est son prétendu, et auquel elle apporte soixante mille livres en dot... ⁶⁵

Alors vous penserez comme un de mes amis :

- Une Esther dont je serais bien l'Assuérus ou le Mardochée ⁶⁶.

⁶² Mirbeau publiera, à l'automne 1897, toute une série de dialogues intitulés *Chez l'illustre écrivain*. Mais il s'agira alors d'une caricature de Paul Bourget, et non de Dumas fils.

⁶³ Judith ayant coupé la tête d'Holopherne, comment ne pas voir là un aveu de Mirbeau, aux prises lui aussi avec une Judith qui lui fait tourner la tête ?

⁶⁴ Juliette Roux, dans *Le Calvaire*, a eu aussi une liaison avec "*un cabot des Bouffes*" (*op. cit.*, p. 101).

⁶⁵ Soit environ 1. 200. 000 francs d'aujourd'hui.

⁶⁶ D'après l'édifiant *Livre d'Esther*, dans la *Bible*, Esther était une belle Juive, nièce de Mardochée, qui, au temps de la captivité à Babylone, aurait touché le cœur du roi Assuérus et aurait obtenu la grâce de ses coreligionnaires, menacés

Ce à quoi je vous répondrai :
- J'aimerais mieux être son *Aman*.

Tout-Paris
Le Gaulois, 13 mars 1881

* * *

VI

LA JOURNÉE PARISIENNE

Les Pâques israélites

Elles ont commencé hier, avec le coucher du soleil, et dureront huit jours, pendant lesquels le pain sera exclu de toute table juive et sera remplacé par le *matseu*, ou pain azyme ⁶⁷.

Les israélites parisiens, quelque incroyables qu'ils soient, croiraient commettre la plus infâme impiété s'ils ne célébraient pas avec pompe la fête de Pâques.

Grands ou petits, jeunes ou vieux, tous observent cette coutume avec le plus profond respect.

Il est certain que les lois du *Deutéronome* ⁶⁸ ne sont pas suivies avec une rigidité absolue ; mais il n'est pas moins certain que chaque chef de famille a réuni hier à sa table ses enfants et petits-enfants et qu'avant de les autoriser à porter à leur bouche le plus petit morceau de *matseu*, il a pris place au fauteuil et leur a récité la prière usitée, le *Saederr*.

Le *Saederr* est une action de grâce en l'honneur de la délivrance des Juifs.

Le chef de famille prend place au milieu de la table. À sa droite est son fils aîné, à sa gauche est son épouse. Au commencement du repas il prend un œuf dur, une racine de raifort, des herbes, réduit le tout en morceaux qu'il offre à tous les assistants.

Ceci fait, il se lève et interroge ses enfants, la *Gada*, livre hébreu, à la main.

Ce livre rappelle succinctement les principaux épisodes de l'histoire juive relative aux fêtes de Pâques : la fuite dans le désert, la traversée à pied sec de la mer Rouge, la manne etc, etc.

- Pourquoi, dit-il à un de ses enfants, entonnai-je le *Saederr* ?

- Parce que, répond celui-ci, tu es le chef de la famille.

- Que veut dire *Saederr* ?

- Cela veut dire : Droit de s'asseoir sur un trône.

- Pourquoi ai-je le droit de m'asseoir sur un trône ?

- Parce que Dieu t'a fait libre, toi et tous les enfants d'Israël. Le *Saederr*, père, c'est la prière pour remercier Dieu de nous avoir autrefois délivrés des Égyptiens et de nous avoir donné aujourd'hui le droit d'être citoyens, d'aimer notre patrie et de verser notre sang pour elle ⁶⁹.

[Après] cette réponse, le chef de famille fait [ouvrir] les portes.

- Que ceux qui ont faim, dit-il en hébreu, prennent place à ma table.

- Que ceux qui ont soif se rafraîchissent à mes côtés.

- Que ceux qui sont là se reposent sous mon toit.

Ajoutons ici, pour être sincère, que cet appel n'est rien moins que platonique et qu'il est bien rare de voir un malheureux accepter une pareille invitation.

Il y a quelques années, cependant, un de nos grands financiers israélites reçut, après le *Saederr*, la visite d'un malheureux.

- Que viens-tu faire ici, lui dit-il ?

d'extermination par le sinistre Aman, ministre du roi.

⁶⁷ C'est-à-dire sans levain, en souvenir de ce qu'était la nourriture des Juifs à leur sortie d'Égypte.

⁶⁸ Cinquième livre du *Pentateuque*, qui contient un code de lois civiles et religieuses censées avoir été instaurées par Moïse et complétées par les prophètes.

⁶⁹ Cette idée va tout à fait dans le sens de la thèse d'Arthur Meyer, dans son éditorial du 6 décembre 1880 (cf. *supra*) : les Juifs de France sont des citoyens français comme les autres, puisqu'ils payent l'impôt du sang, et leur seule patrie, c'est la France. Affirmation que les anti-dreyfusards contesteront vigoureusement : pour eux, un Juif, cosmopolite, ne peut être, potentiellement, qu'un traître. Barrès, par exemple, déduira "de sa race" la culpabilité de Dreyfus...

- Dîner avec toi.
- Qui donc t'y a invité ?
- Toi !
- Moi, et quand donc ?
- À l'instant ; tu as dit : "Que ceux qui ont faim prennent place à ma table !"
- C'est juste, répliqua notre financier ; seulement, je l'ai dit en hébreu, c'est donc un repas d'hébreu que je te dois ; je vais te servir à manger les mets dont nos ancêtres se sont contentés dans le désert.

Et il tendit au malheureux un *matseu* et une racine de raifort.

Celui-ci avançait timidement la main pour s'en emparer, quand le financier, se ravisant :

- J'ai voulu rire, lui dit-il. Tiens, voilà vingt francs, va à la *garküche* (auberge juive), et ne reviens me demander à dîner que lorsque tu auras fait fortune.

- Dans dix ans, répliqua le mendiant en s'éloignant, je viendrai te rapporter la pièce d'or que tu m'as donnée ; tu verras alors que je n'en ai pas fait un mauvais usage.

J'ajoute — et je serais désespéré qu'on pût croire que mon récit n'est pas d'une véracité absolue — , j'ajoute que le mendiant des années passées est aujourd'hui à la Bourse, et je ne serais pas étonné, un de ces quatre matins, de le voir rouler carrosse.

Je n'ai voulu rapporter ici que la façon dont les juifs parisiens célèbrent le premier jour de leurs Pâques.

Il n'en est certainement pas de même en Allemagne, en Hollande, et surtout en Pologne, où les lois de Moïse sont observées avec une rigidité absolue.

Chez nous, le cléricalisme juif n'existe plus qu'à l'état de souvenir. Le croisement des races a supprimé en grande partie le fanatisme, et le moment viendra où partout — je dis partout, car, en France, c'est déjà fait — on n'établira plus la moindre différence entre un juif, un mahométan ou un orthodoxe. Il n'y aura plus de race ⁷⁰, il n'y aura plus que des hommes. Ainsi soit-il.

Tout-Paris

Le Gaulois, 14 avril 1881

* * *

VII

LA JOURNÉE PARISIENNE

Yom-Kippour

Paris, le 10 tischri 5642

Sans compter les pauvres hères qui sont, hélas ! à leur corps défendant, trop coutumiers du fait, il y a en ce moment dans Paris plus de vingt mille personnes qui vont passer la journée sans manger. Ce sont les israélites qui célèbrent leur *Grand Pardon* et se soumettent à un jeûne absolu qui, commencé hier au coucher du soleil, se terminera seulement aujourd'hui à la même heure.

Quoique la colonie juive occupe une place importante chez nous, on connaît assez peu exactement ses mœurs religieuses, et on ne lira peut-être pas sans intérêt quelques détails sur ces fêtes qui sont observées même par ceux qui, tout le reste du temps, prennent avec le ciel des accommodements ⁷¹.

L'année israélite a commencé il y a dix jours ; le premier moi se nomme *tischri* - ou *mois des forts* - et le 1er tischri porte le nom spécial de *Rosch-Haschanà* : c'est le jour de l'an, marqué, comme chez tous les peuples, par des cadeaux que l'on échange et des visites de politesse. Les exercices religieux qui marquent les trois premiers jours consistent principalement dans le chant de psaumes se rattachant tous à l'idée dominante du jour. Chacun de ceux-ci, en effet, a une sorte de consécration particulière. Le premier, *Rosch-Haschanà*, s'appelle le jour du *commencement* ; le

⁷⁰ Le mot est impropre, car, dans tout le reste de l'article, il n'a été question que de religion, y compris dans la phrase précédente.

⁷¹ Allusion aux célèbres vers de Tartuffe : "*Le ciel défend, de vrai, certains contentements / Mais il est avec lui des accommodements*" (acte IV, scène 4). Comme quoi juifs et chrétiens sont également hypocrites...

deuxième est dit *du souvenir* ; c'est en ce jour que Dieu juge les fidèles, pèse leurs actions et les inscrit au livre de la vie ; le troisième tischri est le jour de la *trompette* ou de la résurrection. Trompette n'est pas ici par métaphore, et les échos de la synagogue retentissent des accents bruyants du *schofar*. C'est une sorte de trompe assez semblable au cornet à bouquin et qui nous transmet le modèle des trompettes qui firent tomber les murailles de Jéricho aux temps où l'artillerie de siège se composait d'instruments de musique ; aujourd'hui, même les israélites ont plus confiance en Krupp qu'en Sax ⁷².

La série des trois premiers jours de l'année est donc consacrée au *Jugement*, à la confession directe de la créature au Créateur.

Hier a commencé la période de *l'expiation*, et il faut reconnaître que les pratiques sont d'une rigueur qui effraierait nombre de fervents d'un autre culte. Dès que la *Colenidrell*, c'est-à-dire la veillée qui précède le *Grand-Pardon*, a commencé, aucun aliment, aucune boisson même ne peut approcher des lèvres d'un israélite pratiquant, et cette abstinence se prolonge vingt-quatre heures. Ce ne serait rien, évidemment, pour le docteur Tanner ⁷³ ; mais il est beaucoup de gens pour qui ce n'est pas sans mérite, et qui, pendant ce jour, ne peuvent passer devant Chevet ou Potel et Chabot ⁷⁴ sans un certain serrement d'estomac. J'en ai connu cependant qui allaient stationner devant le soupirail du sous-sol de chez Brébant ⁷⁵ pour aspirer les fumets savoureux de cuisine. Cela ne nourrit guère, pourtant, à moins qu'il n'y ait là un raffinement de mortification.

La plupart cependant s'isolent de la vie extérieure, et, dès ce matin, à six heures et demie se pressaient dans les synagogues et les *rea'res* (sortes d'oratoire) pour suivre l'office, qui dure douze heures sans interruption.

On ne fait plus de sacrifices sanglants. C'est à cette date que jadis on immolait le bouc émissaire désigné par le sort et que l'on précipitait du haut d'un rocher, après lui avoir fixé au cou et aux cornes un lacet de soie rouge.

On expie aujourd'hui par le jeûne, la prière et les aumônes que les *shamossim* — lisez bedeaux — recueillent dans le temple.

Jadis aussi — et il n'y a pas bien longtemps — les israélites n'assistaient à la cérémonie que vêtus des habits avec lesquels on doit les ensevelir. Il y en avait bien peu, ce matin, restés fidèles à cette coutume, et le nombre est restreint, je crois, de ceux qui aujourd'hui, comme autrefois, ont dans leur garde-robe leur futur linceul à côté de leur habit de soirées. Il y avait là pourtant matière à réflexions philosophiques ⁷⁶. Beaucoup de dames nous ont semblé, au contraire, profiter de la solennité pour rivaliser de luxe et d'élégance. Il faut honorer son Dieu.

Les israélites accomplissent très sérieusement et très religieusement leurs devoirs en ce jour ; mais, au dire des anciens, le recueillement est devenu bien moins complet dans les temples. C'est toute la journée un va-et-vient, qu'explique d'ailleurs la longueur de l'office. On sort, on revient, on fait des stations dans le vestibule ou dans la cour, et l'on attend le *Neila*.

C'est l'office qui termine cette journée de sanctification et qui permet enfin de sacrifier aux exigences matérielles. Il n'est point ici bas de *corps glorieux* ⁷⁷. C'est le signal d'[un] repas plantureux auquel les fidèles font honneur avec l'appétit que donnent le sentiment du devoir accompli — et un jeûne de vingt-quatre heures.

Tout-Paris
Le Gaulois, 3 octobre 1881

NOTES

72 Charles-Joseph Sax (1791-1865), était un célèbre facteur belge d'instruments de musique, notamment de cuivres.

73 Le docteur Tanner (1850-1901), chirurgien irlandais et militant nationaliste.

74 Traiteurs célèbres. Chevet vendait des produits alimentaires de luxe au Palais-Royal.

75 Célèbre restaurant du boulevard Poissonnière.

76 On pense au "*memento mori*" des stoïciens.

77 Dans la théologie chrétienne, le corps glorieux est celui des bienheureux après la résurrection. L'expression s'emploie le plus souvent ironiquement, comme ici, pour signifier qu'en réalité les corps ne sont nullement affranchis des besoins basement matériels.